BAT AYIN
LA PENSÉE ‘HASSIDIQUE SUR LA PARACHA

בת עין

Chabbat Vayétsé · 11 Kislev 5787 · 21 novembre 2026 · י״א כסלו תשפ״ז

D’après le cours du Rav Daniel Béhar

Quand Léa ouvre le cœur de Ra’hel : sanctifier l’action par la pensée

Une méditation sur les enseignements du Bat Ayin, à partir du cours du Rav Daniel Béhar — Parachat Vayétsé

À MÉDITER

כשירצה האדם לעשות איזה מצות עשה, יחשוב תחילה במחשבתו שעושה המצוה רק להי לבדו

« Lorsqu’un homme veut accomplir une mitsva positive, qu’il pense d’abord qu’il accomplit cette mitsva pour Ashem seul. »

Bat Ayin, Vayétsé

La Torah rapporte un événement que nous lisons depuis l’enfance sans toujours mesurer l’étrangeté de sa formulation : « וַיַּרְא ה׳ כִּי־שְׂנוּאָה לֵאָה וַיִּפְתַּח אֶת־רַחְמָהּ וְרָחֵל עֲקָרָה » — « Ashem vit que Léa était moins aimée ; Il ouvrit son sein, tandis que Ra’hel était stérile » (Béréchit 29, 31). Pourquoi la Torah établit-elle un rapport entre l’amour que Yaakov porte à ses épouses et leur capacité à enfanter ? Une lecture simple permet de répondre qu’Ashem a voulu consoler Léa et lui donner, à travers ses enfants, une place plus grande dans le cœur de Yaakov. C’est bien une dimension du récit. Mais le Bat Ayin, Rabbi Avraham Dov d’Avritch, relève une difficulté plus précise : « שמשמע בעבור כי שנואה לאה לכן ויפתח את רחמה » — la formulation laisse entendre que c’est parce que Léa était délaissée qu’Ashem ouvrit son sein. Faudrait-il en déduire que, sans cette situation, elle n’aurait pas enfanté ? Pourtant, Bilha et Zilpa ont eu des enfants sans que la Torah fasse dépendre leurs maternités d’une telle souffrance. Le rapprochement voulu par le verset réclame donc une explication plus profonde.

Le Rav Béhar attire d’emblée notre attention sur la démarche du Bat Ayin. Nous sommes ici dans le monde du remez, l’allusion, tel qu’on le rencontre dans les grands ouvrages de ‘hassidout. Mais ces allusions ne nous éloignent pas nécessairement du sens véritable de la Torah. Elles peuvent, au contraire, nous en révéler « le pchat du pchat », l’intériorité la plus réelle. Dans la vie, nous croyons comprendre les événements par leurs causes visibles : un choix, un sentiment, une rencontre, une rivalité, une réussite. Pourtant, sous cette surface, travaillent des forces plus profondes, parfois conscientes, parfois enfouies, qui déterminent l’orientation de toute une existence. L’amour de Yaakov pour Ra’hel, sa rencontre avec Léa, la souffrance de cette dernière et la naissance des tribus ne racontent pas seulement une histoire familiale. À travers ces événements se construit une certaine manière de servir Ashem, destinée à marquer l’âme d’Israël.

DEUX MONDES DANS UNE MÊME ÂME

Pour entrer dans le texte, le Bat Ayin reprend une distinction du Zohar : « לאה נקראת עלמא דאתכסיא ורחל נקראת עלמא דאתגליא » — Léa est appelée le monde caché, et Ra’hel, le monde dévoilé (Bat Ayin, Vayétsé, sur Béréchit 29, 31 ; voir Zohar II, 29b). Léa représente la ma’hchava, la pensée, ce qui se joue dans le secret du cœur. Ra’hel représente le dibour et le maassé, la parole et l’action, par lesquels le contenu intérieur devient visible. Il ne s’agit nullement d’affirmer que l’une de nos Matriarches était uniquement tournée vers la vie spirituelle et l’autre vers le monde matériel. Ce sont deux dimensions qui prédominent, deux voies complémentaires de la sainteté. Le Rav Béhar insiste sur ce point : les épouses de Yaakov sont des ezer kenegdo, des correspondances profondes avec sa propre âme. Et Yaakov n’est pas seulement un individu exceptionnel. En tant que père des tribus, il porte une néchama kolelet, une âme dont la destinée embrasse Israël tout entier. Ainsi, ce que le Bat Ayin découvre chez Léa et Ra’hel, il nous invite aussi à le reconnaître en Yaakov et, à travers lui, en chacun de nous.

Le Bat Ayin trouve une première allusion dans le nom de Léa : « ונקראת לא״ה, בחינת ל״א » — Léa renvoie à lo, « non ». Ce « non » représente la racine des mitsvot lo taassé, les commandements qui nous demandent de ne pas accomplir certains actes. L’homme qui résiste à une faute ne laisse pas nécessairement de trace visible. Il peut traverser toute une vie de combats dont personne ne saura rien : une parole blessante qu’il ne prononce pas, une tentation à laquelle il ne cède pas, une injustice qu’il refuse de commettre, une pensée qu’il décide de ne pas nourrir. Extérieurement, il ne se passe rien ; intérieurement, un monde entier se construit. Le Bat Ayin souligne que ce domaine est moins exposé à l’« emprise des forces extérieures », les ‘hitsonim, puisque « כי הוא דבר הנסתר במחשבה ולב » — « c’est une chose cachée dans la pensée et le cœur ». L’expression chev veal taassé, rester sans agir, ne signifie donc pas une absence d’effort. La retenue peut exiger une immense énergie de l’âme, nourrie par la yirat Ashem, la crainte révérencielle d’Ashem, et par l’ahavat Ashem, l’amour d’Ashem.

Le Rav Béhar prend soin de rendre cette notion concrète. Quand la ‘hassidout parle des ‘hitsonim ou des kelipot, elle ne nous demande pas d’imaginer des forces mystérieuses étrangères à notre vie. Il s’agit aussi de nos propres tendances, capables de s’introduire jusque dans le service divin. Dans le domaine de la retenue, le danger de se glorifier de soi est souvent moins présent : personne ne sait ce que nous avons évité, et nous n’avons rien à exhiber. Dans le monde de Ra’hel, en revanche, l’action se voit. On donne, on prie, on enseigne, on accomplit une mitsva, on agit pour les autres. Ce dévoilement est indispensable : Ashem ne nous a pas placés dans ce monde pour que nous res-

tions enfermés dans nos bonnes intentions. Mais il comporte un risque que le Bat Ayin formule avec précision : « מחמת הפניות שבא לו בשעת קיום המצוה » — des intentions étrangères peuvent se mêler à l'homme au moment même où il accomplit la mitsva. On peut rechercher l'admiration, l'honneur, la reconnaissance, une récompense ici-bas, voire faire de son mérite futur le centre de toute son action.

Voilà le danger véritable : non pas que la mitsva cesse d'être une mitsva, mais que l'homme se place lui-même au centre de ce qu'il accomplit pour Ashem. Je peux faire une bonne action et, presque sans m'en apercevoir, m'attacher davantage à l'image que cette action me donne qu'à Celui pour lequel je prétends l'accomplir. Le Rav Béhar rappelle ici l'une des grandes exigences enseignées par les maîtres de la 'hassidout : redonner au service d'Ashem sa vitalité intérieure et le libérer de la recherche de soi. Il distingue cependant deux sortes de fierté. Être heureux et fier d'appartenir à Ashem, de pouvoir Le servir, relève d'une dignité spirituelle positive. Ce que le Bat Ayin redoute, c'est la gaava, l'orgueil qui transforme le service divin en service de sa propre personne. C'est pourquoi Ra'hel a besoin de Léa : l'action doit être portée par une intériorité qui lui rappelle constamment sa destination.

LES LARMES DE LÉA ET LE CHOIX DE YAAKOV

La Torah avait déjà présenté les deux sœurs dans une phrase étonnante : « וְעֵינֵי לֵאָה רַכּוֹת וְרָחֵל הָיְתָה יְפַת־תֹּאַר וִיפַת מַרְאֶה » — « Les yeux de Léa étaient tendres, tandis que Ra'hel était belle de forme et belle d'apparence » (Béréchit 29, 17). Rachi, s'appuyant sur les paroles de nos Sages, explique les yeux de Léa par ses pleurs : « שֶׁהָיְתָה סְבוּרָה לַעֲלוֹת בְּגוֹרָלוֹ שֶׁל עֵשָׂו וּבוֹכָה » — « Elle pensait être destinée au sort d'Essav et elle pleurait » (Rachi, ibid. ; voir Baba Batra 123a). Le Bat Ayin ne nie pas le sens de cette explication ; il dévoile ce que ces larmes portent spirituellement. Si Ra'hel est le monde dévoilé, et si ce monde est exposé à la prise de l'orgueil et des mauvaises intentions, Léa, qui incarne la pensée intérieure, est précisément celle qui tremble devant cette possibilité. Son refus d'appartenir à Essav exprime également le refus de livrer la sainteté à la domination de l'extériorité. Ses yeux sont attendris par les larmes parce que son âme est préoccupée par le devenir du monde de l'action.

Il faut bien comprendre ce lien. Le Bat Ayin écrit que la beauté de Ra'hel, « יְפַת תֹּאַר », peut, sur le plan de l'allusion, désigner l'éclat du monde visible, mais aussi la possibilité de s'y glorifier. Cela ne constitue évidemment aucun reproche adressé à Ra'hel elle-même. La beauté de ce monde n'est pas mauvaise ; le dévoilement est une mission divine. C'est précisément parce que cette mission est haute qu'elle doit être préservée. Le Rav Béhar insiste sur la profondeur de la crainte de Léa : elle ne pleure pas seulement à l'idée d'une union avec Essav ; ses larmes portent le souci de ne pas laisser la sainteté tomber sous l'emprise du mal. La Guémara pousse d'ailleurs la lecture du mot « שנואה » dans cette direction en expliquant : « ששנואין מעשה עשו בעיניה » — les actes d'Essav étaient détestables à ses yeux (Baba Batra 123a). Derrière la fragilité apparente de Léa se trouve donc une puissance intérieure : celle de savoir dire non à ce qui dénaturerait le service d'Ashem.

Pourquoi, alors, Yaakov aime-t-il Ra'hel ? Si Léa représente une intériorité si élevée, ne serait-il pas plus simple de demeurer dans son monde, loin des risques de l'action ? Le Bat Ayin répond par un enseignement fondamental de nos Sages : « לְעוֹלָם יַעֲסוֹק אָדָם בְּתוֹרָה וּבְמִצְוֹת אַף עַל פִּי שֶׁלֹּא לִשְׁמָהּ, שֶׁמִּתּוֹךְ שֶׁלֹּא לִשְׁמָהּ בָּא לִשְׁמָהּ » — « Que l'homme s'occupe toujours de Torah et de mitsvot, même si ce n'est pas encore pour elles-mêmes, car de ce service imparfait il parviendra à les accomplir pour elles-mêmes » (Pessa'him 50b). C'est pourquoi, écrit-il, « ויאהב יעקב את רחל » : Yaakov s'attache à la dimension des mitsvot positives accomplies effectivement. Il ne renonce pas au monde de l'action parce que les intentions risquent de ne pas être parfaites. Au contraire, il choisit d'y entrer et de le sanctifier, en sachant que le travail de purification devra l'accompagner.

Le Rav Béhar souligne ici une nuance essentielle. La permission de commencer chélo lichma, avec une intention encore mêlée, n'est pas une invitation à cultiver les motivations égoïstes. La perspective est de progresser vers le lichma, le service accompli pour Ashem. Le Rav évoque à ce sujet les explications du Nefech Ha'haïm : l'homme ne peut pas toujours atteindre immédiatement une pureté parfaite, et le cheminement lui-même a sa valeur. Il peut avoir besoin d'encouragements, de satisfaction, d'étapes intermédiaires, à condition de ne pas perdre de vue la direction. C'est toute la grandeur du choix de Yaakov : il veut agir dans le monde sans abandonner l'exigence de vérité intérieure. Le problème n'est donc pas de choisir une fois pour toutes Léa contre Ra'hel, ou Ra'hel contre Léa. Le problème est de découvrir comment faire vivre les deux ensemble.

Ce choix prend une profondeur particulière lorsqu'on relit les sept années de travail de Yaakov : « וַיַּעֲבֹד יַעֲקֹב בְּרָחֵל שֶׁבַע שָׁנִים וַיִּהְיוּ בְעֵינָיו כְּיָמִים אֲחָדִים בְּאַהֲבָתוֹ אֹתָהּ » — « Yaakov travailla sept années pour Ra'hel, et elles furent à ses yeux comme quelques jours, tant il l'aimait » (Béréchit 29, 20). Pourtant, lorsque nous attendons ardemment quelque chose, le temps paraît généralement plus long. Le Malbim explique que cet amour n'était pas un simple désir de possession. « כי אהבת החשק הוא אהבת עצמו, לא אהבת הדבר » — « L'amour de convoitise est un amour de soi, non de la chose aimée » (Malbim sur Béréchit 29, 20). Yaakov aimait Ra'hel pour sa valeur véritable. Le Rav Béhar approfondit : à ce niveau, nous sommes devant la rencontre de deux âmes et devant un projet de la Providence. L'union à venir est déjà, en quelque sorte, présente dans la finalité spirituelle de leur rencontre. Les sept années ne sont plus seulement une attente à supporter ; elles participent à une œuvre qui commence déjà à se réaliser.

À travers cette lecture, le Rav élargit encore la question. Yaakov a reçu la bénédiction d'Avraham, et avec elle la responsabilité d'inscrire la présence divine dans la vie concrète. Le monde matériel n'est pas un accident dont il faudrait simplement se débarrasser. La discussion de nos Sages sur l'ordre de la création, où Beth Chamaï donne la priorité aux cieux et Beth Hillel à la terre ('Haguiga 12a), lui sert d'image de cette tension : faut-il penser d'abord l'élévation spirituelle, ou la mission qui s'accomplit au sein de la terre ? Il ne s'agit pas ici de réduire cette discussion à une opposition simpliste entre deux écoles. Le Rav s'en sert pour faire ressentir le dilemme intérieur : rester au-dessus du monde pour se préserver, ou entrer dans le monde afin de le transformer, avec tous les risques que cela suppose. Yaakov porte les deux aspirations. Dans son choix de Ra'hel, il affirme

que le monde de l'action fait pleinement partie de l'avodat Ashem.

POURQUOI LÉA EST-ELLE DITE « DÉLAISSÉE » ?

Nous pouvons maintenant revenir à la phrase qui ouvrait le cours. Le Bat Ayin écrit une précision capitale, que le Rav Béhar nous invite à lire lentement : « ר"ל שיעקב בעצמו בבחינת לא"ה בחינת בינה שבו, הוא דואג בקרבו » — « C'est-à-dire que Yaakov lui-même, dans la dimension de Léa, dans la Bina qui est en lui, éprouve cette inquiétude intérieure. » Voilà le véritable déplacement du commentaire. Le texte ne décrit pas uniquement deux femmes placées l'une à côté de l'autre ; il montre deux mouvements présents au sein de Yaakov. Son côté Ra'hel désire accomplir des mitsvot dans la réalité du monde. Son côté Léa, celui de la Bina, du discernement du cœur, s'inquiète : comment préserver cette action de l'orgueil, du regard des autres et de toute intention qui n'est pas tournée vers Ashem ? Le Bat Ayin reprend à ce propos l'expression « בינה לבא », la Bina du cœur (Tikkouné Zohar, introduction, 17a). La pensée intérieure n'est pas une froide analyse ; elle est une conscience vivante qui distingue le bien de ce qui pourrait le dénaturer.

Mais pourquoi la Torah emploie-t-elle le mot « שְׁנוּאָה », senoua, « haïe » ou « délaissée » ? Le Rav Béhar s'arrête longuement sur la difficulté et prend soin de distinguer sa proposition personnelle du texte du Bat Ayin. Selon sa lecture, ce mot peut désigner, sur le plan intérieur, la gêne qu'éprouve Yaakov devant l'exigence portée par Léa. Il aime la voie de Ra'hel : entrer dans l'action, accomplir, construire, sanctifier le monde visible. Pourtant, la dimension Léa qui est en lui l'empêche d'y entrer avec une tranquillité superficielle. Elle lui rappelle le risque permanent de se tromper sur ses propres motivations. Cette lucidité le travaille, le tourmente même. Dès lors, Léa peut être ressentie comme « délaissée » relativement au choix de Ra'hel, non parce qu'il faudrait réellement rejeter l'intériorité, mais parce que celle-ci vient contrarier la facilité avec laquelle on voudrait agir. Le Rav précise qu'il propose cette manière de lire le mot afin de respecter la formulation du verset ; elle n'est pas à présenter comme une certitude imposée par l'auteur.

Cette proposition éclaire une expérience que nous connaissons tous. Il est agréable de faire le bien ; il est moins agréable de s'interroger sur la part de soi qui cherche à être vue en le faisant. Il est enthousiasmant d'entreprendre une belle action ; il est exigeant de se demander si l'on continuerait avec la même ardeur si personne ne la remarquait. La dimension Léa dérange précisément parce qu'elle refuse les réponses faciles. Pourtant, c'est elle qui peut sauver la dimension Ra'hel de sa fragilité. Le Bat Ayin décrit cette inquiétude par les mots « בלב נשבר ונדכה » — « avec un cœur brisé et humble ». Il ne s'agit pas de désespérer de l'action ni de se mépriser sans mesure. Il s'agit d'une vigilance intérieure, d'un cœur qui ne veut pas se satisfaire d'une réussite extérieure lorsque l'intention reste à purifier. Et lorsque cette inquiétude est sincère, elle devient elle-même le point de départ de la réparation.

Le Rav ajoute ici une illustration qui permet de mesurer l'importance de l'intériorité sans dévaluer l'action. Dans l'accomplissement des mitsvot, le geste demeure la base indispensable ; mais la berakha et la kavana, l'intention, lui donnent une dimension spirituelle supplémentaire. Il évoque à ce propos les degrés symboliques du tsélem, צלם, l'image divine, en associant l'action à sa base et la bénédiction ainsi que l'intention à son élévation. Une mitsva n'est pas à négliger parce qu'on ne parvient pas encore à la vivre avec toute la concentration souhaitable ; inversement, l'existence de l'acte ne rend pas sa dimension intérieure accessoire. Cela ne modifie évidemment pas les règles halakhiques des bénédictions, notamment le principe safek berakhot lehakel en cas de doute. L'image sert à rappeler que l'action et la conscience doivent grandir ensemble. Le Rav précise d'ailleurs que certaines mitsvot elles-mêmes, comme l'amour et la crainte d'Ashem, appartiennent au cœur : il ne faut pas transformer les catégories Léa et Ra'hel en un classement rigide de chaque commandement.

LE SECRET DE « ויפתח את רחמה »

Nous arrivons maintenant au cœur du Bat Ayin. Les mots « וַיִּפְתַּח אֶת־רַחְמָהּ » — « Il ouvrit son sein » — ne parlent plus seulement, dans cette lecture allusive, de maternité. Le terme « רַחְמָהּ », ra'hma, évoque les « רמ"ח מצות עשה », les 248 commandements positifs. La matrice est ici une image de fécondité : accomplir une mitsva, c'est faire entrer dans le monde quelque chose qui n'y était pas encore manifeste. Un acte de bonté, une prière, un geste de fidélité, un service rendu, une parole de Torah créent une réalité. Mais cette fécondité peut rester spirituellement exposée si elle naît sans lien suffisant avec l'intériorité. Le Bat Ayin écrit donc : « שיהיה הפתוחות של מצות עשה ממנה » — « Que l'ouverture des mitsvot positives provienne d'elle », c'est-à-dire de la dimension Léa, du monde de la pensée. La pensée ne vient pas simplement embellir l'action lorsqu'elle est terminée : elle doit en devenir le commencement.

La suite du verset, « וְרָחֵל עֲקָרָה » — « et Ra'hel était stérile », porte une autre allusion. Le Bat Ayin relève que la valeur numérique de רח"ל, Ra'hel, est 238, tandis que רמ"ח, les 248 commandements positifs, vaut 248. Il manque donc dix, la valeur de la lettre י, le youd. Cette lettre renvoie à la 'Hokhma, à la sagesse intérieure, au point premier qui précède le développement de la pensée. Sans ce youd, le monde de Ra'hel risque de demeurer livré à son aspect visible, privé de ce qui donne à l'action sa direction la plus pure. Le Bat Ayin écrit : « שחסר ממנה העיקר שהוא בחינת יו"ד » — « Il lui manque l'essentiel, représenté par la lettre youd. » Le Rav Béhar s'attarde sur la différence entre 'Hokhma, Bina et Daat : la 'Hokhma saisit le principe, la Bina le développe, le distingue et le discerne, puis le Daat conduit à une connaissance intégrée. À travers cette image, on comprend que l'action a besoin de retrouver sa source, avant même de chercher à produire ses effets.

Comment ce youd peut-il rejoindre Ra'hel ? Le Bat Ayin propose alors une lecture audacieuse du verbe « ויפתח », vayifta'h, « Il ouvrit », qu'il rapproche de « יו"ד פת"ח » — « le youd ouvrit ». Il ne s'agit pas d'une traduction grammaticale du mot, mais d'un remez. La 'Hokhma éclaire la dimension de Léa, sa pensée et son discernement ; celle-ci peut alors transmettre au monde de Ra'hel ce qui lui manque et permettre aux 248 mitsvot positives d'être accomplies dans une intention renouvelée. Voilà pourquoi le verset fait dépendre l'ouverture du sein de Léa de la manière dont elle est vécue : l'inquiétude intérieure, loin d'être stérile, devient précisément la force qui ouvre l'action à sa vraie fécondité. Ce n'est pas une victoire de Léa sur Ra'hel, mais l'union des deux : le monde caché vient donner sa profondeur au monde dévoilé.

Et le Bat Ayin précise exactement ce qui doit se produire au moment de cette ouverture : « כשירצה האדם לעשות איזה מצות עשה, יחשוב תחילה במחשבתו שעושה המצוה רק לה' לבדו » — « Lorsqu'un homme veut accomplir une mitsva positive, qu'il pense d'abord qu'il accomplit cette mitsva pour Ashem seul. » Le mot décisif est תחילה, « d'abord ». Avant de commencer, l'homme prend un instant pour se rappeler à Qui il destine ce qu'il va faire. Il ne cherche pas à obtenir un prix, ni dans ce monde ni dans le monde futur. L'auteur emploie alors une image surprenante : il ne veut pas que son acte soit une « הולדה », une naissance qui produirait pour lui une récompense. C'est ainsi que « ורחל עקרה » reçoit un second sens. La stérilité de Ra'hel ne désigne plus seulement ce qui lui manque ; elle devient, sur le plan de l'intention, le refus de faire de la mitsva une machine à produire un bénéfice personnel. L'acte doit être fécond pour le monde, mais ne pas « enfanter » un salaire que l'homme aurait placé au centre de sa démarche.

Le Rav Béhar relève avec beaucoup de franchise une difficulté dans cette construction. Le mot akara, « stérile », semble remplir deux fonctions presque opposées. Au début, Ra'hel est dite akara parce qu'il lui manque le ikar, l'essentiel, ce youd de la 'Hokhma qui complète la valeur numérique des 248 mitsvot. À la fin, la même expression devient positive : Ra'hel doit être « stérile » de toute recherche de récompense. Comment un manque peut-il devenir une qualité ? Le Rav ne dissimule pas l'interrogation et propose une voie de lecture. Il y a d'abord la stérilité d'une action qui n'a pas encore reçu son centre intérieur. Lorsque le youd vient la compléter, elle devient capable d'une autre stérilité, voulue celle-là : ne rien faire naître pour soi-même de l'acte accompli. Dans le premier sens, il manque à Ra'hel son ikar ; dans le second, c'est parce qu'elle a retrouvé l'essentiel qu'elle n'agit plus en vue du salaire. Ce rapprochement est l'éclairage proposé par le Rav pour réunir les deux emplois du terme, et non une difficulté qu'il prétend abolir artificiellement.

COMMENCER AVEC VÉRITÉ, LAISSER ASHEM ACCOMPAGNER LA SUITE

Mais il reste une question très humaine. Peut-on réellement garantir que toute une mitsva, du début jusqu'à la fin, sera accomplie sans qu'aucune mauvaise intention ne s'y mêle ? Nous pouvons commencer avec un désir sincère, puis ressentir en cours de route une certaine satisfaction de nous-mêmes, rechercher un regard approbateur, ou nous laisser distraire par une récompense attendue. Le Rav Béhar voit ici la portée décisive du verbe ouvrir. Il ne nous est pas demandé de posséder dès le premier instant la perfection de toutes nos pensées futures. Il nous est demandé d'ouvrir l'action avec une intention vraie : « Je fais cela pour Ashem, et non pour me grandir moi-même. » Cette peti'ha, cette ouverture, crée la possibilité de recevoir une aide divine pour préserver la direction initiale tout au long de l'accomplissement.

Le point est délicat, et le Rav y revient avec insistance : une intention sincère ne signifie pas se raconter une belle histoire sur soi-même. Dire « je fais cela pour Ashem » tout en sachant que l'on recherche avant tout les honneurs ne constitue pas la pureté dont il est question. Il s'agit d'un mouvement véritable de la volonté, même si l'homme sait qu'il reste fragile et qu'il devra encore se purifier. C'est cette vérité initiale qui rend possible la siyata dichmaya, l'aide du Ciel. Selon la lecture développée pendant le cours, Ashem donne à l'homme qui commence avec cette sincérité la force de poursuivre sans se laisser dominer par les intentions étrangères. Ce n'est ni une permission de ne plus se surveiller ni une promesse automatique d'impeccabilité ; c'est la confiance que notre effort intérieur peut rencontrer l'assistance divine.

Cet enseignement change la manière d'aborder les choses les plus ordinaires. Avant de faire un don, je peux me demander si je cherche à soulager quelqu'un ou à être admiré pour ma générosité. Avant d'enseigner, si je souhaite éclairer l'autre ou prouver ma supériorité. Avant de prier, si je m'adresse véritablement à Ashem ou si je me contente d'accomplir une habitude. Avant même une responsabilité familiale ou professionnelle, si mon désir est de faire ce qui est juste ou de récolter la reconnaissance. Il n'est pas nécessaire de transformer chaque geste en une longue introspection qui finirait par nous empêcher d'agir. Tout l'enjeu est d'introduire dans l'action cette brève lumière de Léa : une pensée honnête, une intention tournée vers Ashem, un refus intérieur de laisser le « moi » occuper toute la place. Puis il faut agir, concrètement, avec l'énergie de Ra'hel.

C'est sans doute l'une des plus belles découvertes de ce cours. Nous pensions lire l'histoire de deux sœurs, dont l'une est aimée et l'autre délaissée, dont l'une enfante et l'autre attend. Le Bat Ayin nous fait découvrir deux forces de l'âme qui ont besoin l'une de l'autre. La pensée qui ne descend jamais dans l'action risque de demeurer sans fruit ; l'action qui oublie la pensée risque de perdre son orientation. Yaakov doit aimer Ra'hel sans étouffer Léa. Il doit entrer dans le monde sans faire taire cette voix intérieure qui lui demande, à chaque étape : « Pour qui es-tu en train d'agir ? » Et c'est précisément lorsque cette voix reçoit sa juste place que le monde de l'action peut s'ouvrir pleinement. « וַיִּפְתַּח אֶת־רַחְמָהּ » : Ashem ouvre ce qui paraissait fermé. Nous pouvons commencer par un simple youd, un point presque invisible de sincérité ; entre les mains d'Ashem, ce commencement peut donner à toute une vie de mitsvot sa véritable lumière.

Chabbat Chalom שבת שלום

Ce texte est dédié leïlouy nichmat **הילד נתן יוסף בן יהודית** — pour l'élévation de l'âme de l'enfant Nathan Yossef ben Yehoudith.